Ami du Clergé du 4-10 octobre 1935

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête du Christ-Roi. — I. L'opportunité de la fête, 545. — II. Les bienfaits sociaux du règne du Christ, 547.
Pour la fête de S. Elophe. — L'éducation chrétienne, 549.
Pour la fête de S. Raphaël. — L'ange des voyageurs, des époux, des malades, 551.
Sujets de circonstances. — *Pour la bénédiction d'un orgue :* La musique et l'orgue, 553.
Les personnages évangéliques. — XLV. S. Simon et S. Jude, 554. — XLVI. S. Matthias, 556. — XLVII. Nicodème, 558.

POUR LA FÊTE DU CHRIST-ROI

I

L'OPPORTUNITÉ DE LA FÊTE

Mes frères,

Je me rappelle une ancienne affiche des débuts de l'institution de la fête du Christ-Roi. Elle portait en caractères saillants ces mots-programme : « La fête du Christ-Roi, c'est une leçon, une réparation, une action. » Rédaction heureuse ! Chaque année, à l'approche de cette solennité, ce texte à l'emporte-pièce me revient à la mémoire. Dans le style bref et ramassé qui convient à l'affiche, il redit à tant de chrétiens qui s'en étonnent l'opportunité de cette nouvelle fête dans le calendrier liturgique !

Aussi de l'instruction de ce jour je ne veux faire qu'un commentaire rapide de ces trois mots. Puisse-t-elle les graver dans votre mémoire. Surtout qu'elle serve à vous donner de cette institution la haute et opportune idée qui convient à une époque comme la nôtre, où les droits du Christ sont méconnus par la majorité des hommes et où il serait pourtant si nécessaire de les restaurer pour sauver notre civilisation même.

I. — *C'est une leçon*

Nous sommes au siècle de la publicité à outrance. Aujourd'hui, pour qu'une maison ou un nom atteigne le grand public, il est nécessaire que des enseignes multicolores les mettent sans cesse sous les yeux. Et pareillement pour propager les idées, il ne suffit pas de les émettre dans les journaux ou les revues, il faut que des manifestations extérieures accompagnent et favorisent leur lancement.

L'Eglise, maîtresse d'enseignement, est contrainte de tenir compte de cette mentalité moderne, si elle ne veut pas que sa voix s'éteigne, étouffée par le tapage de ceux qui parlent plus haut. Une encyclique du Souverain Pontife risquerait de passer inaperçue, même avec les commentaires de la presse et des publications religieuses, si une solennité extérieure ne venait lui donner tout son relief. Comme l'instruction de l'enfant, l'instruction des peuples a de nos jours de plus grandes exigences.

Ne sont-ce pas ces nécessités des temps qui ont poussé le pape Pie XI à établir la fête annuelle du Christ-Roi ? Par là, les hauts enseignements de l'encyclique qui proclamait la royauté du Christ s'inscriraient même pour la masse en lettres plus visibles. Et le retour de cette manifestation enfoncerait plus avant dans les esprits les idées capitales sur la primauté du Christ en tout : *omnia in omnibus*.

Oui, chaque année, cette fête d'octobre répète l'affirmation des droits du Christ, Dieu et Sauveur, à régner effectivement sur les individus et les sociétés, en face d'individus et de sociétés qui revendiquent officiellement ou s'arrogent pratiquement une autonomie et une indépendance qui ne leur appartiennent pas. Créatures et adoptés, nous dépendons nécessairement de Dieu par son Christ rédempteur. Il n'y a de salut pour nous que dans cette dépendance, dépendance glorieuse par ailleurs, puisqu'elle reconnaît nos relations avec celui qui est l'être, la vie et toute perfection.

Pour graver dans la masse le dogme de la Rédemption, les calvaires de nos villages et nos cérémonies de la Semaine Sainte ont plus fait que tous les livres. Les processions de la Fête-Dieu et les Congrès eucharistiques affirment plus hautement que les doctes pages de la *Somme* de S. Thomas d'Aquin le dogme de la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'hostie des tabernacles. La commémoration des Fidèles trépassés, le 2 novembre, rappelle si fortement le dogme de l'immortalité de l'âme et les espérances d'un au-revoir dans un monde meilleur, que les plus indifférents eux-mêmes l'entendent et l'écoutent.

La fête du Christ-Roi, solennisée chaque année dans nos paroisses, finira bien par faire entrer dans la mentalité moderne la doctrine de notre foi sur la nécessité, pour les fidèles et pour les peuples, de s'inspirer dans leur existence de l'esprit de Jésus-Christ et de se soumettre à son Evangile.

Tel est le premier bienfait de cette nouvelle fête : elle est une leçon, une leçon adaptée aux exigences contemporaines, une leçon périodique qui ne laisse pas prescrire un enseignement affirmé solennellement par l'Eglise.

Cette leçon, écoutons-la, m. f., pour opérer un redressement peut-être nécessaire dans nos idées soumises à l'influence du laïcisme ambiant, pour nous mieux convaincre de l'autorité du Christ sur notre vie et sur toutes ses manifestations, pour adapter notre conduite à cette doctrine de vie.

II. — *C'est une réparation*

Quand la voix du Pape s'élève pour proclamer une vérité enseignée par Notre-Seigneur et dont son Fondateur lui a laissé le dépôt, ne croyez pas

que ce soit au hasard. C'est que les besoins des temps l'y pressent. Il obéit à un devoir de sa charge qui lui commande de garder dans son intégrité le dépôt qu'il a reçu : *Depositum custodi*.

Si le pape Pie XI a proclamé la royauté du Christ et s'il a voulu une fête en son honneur, c'est que peut-être jamais comme à notre époque cette royauté n'avait été aussi cyniquement niée par le monde. Les Sans-Dieu ne se cachent plus ; ils partent en guerre ouvertement. Et les Sans-Dieu pratiques, en majorité même dans nos pays chrétiens, ne laissent pas d'être eux aussi en révolte contre la souveraineté du Christ.

Contre cet état de choses, dans la pensée du Souverain Pontife, la fête du Christ-Roi doit constituer une sorte de réparation officielle de ces droits méconnus.

Puisque ceux qui dirigent l'opinion et ceux qui l'adoptent sans réagir, nient les droits de Dieu pour proclamer les droits de l'homme, au nom de la communauté tout entière l'Eglise se lèvera pour affirmer dans les chaires de toutes les paroisses la légitimité et la primauté de ces droits divins et l'obligation de ces devoirs humains ; elle s'agenouillera devant le Christ réellement présent dans l'ostensoir pour faire acte d'obédience à son Roi méconnu, détrôné, exilé des esprits et des sociétés ; elle lui prêtera serment de fidélité dans une consécration solennelle où elle commencera par reconnaître sa royauté universelle. En un mot, avec tous ceux qui lui restent fidèles dans l'apostasie presque générale, elle fera de cette fête une réparation magnifique qui compensera, par sa foi et par son amour, la méconnaissance et l'abandon de la masse.

A ce titre encore, il était nécessaire ou du moins opportun qu'une solennité nouvelle s'ajoutât au cycle traditionnel. Ceux qui croient et qui aiment, auraient du moins la possibilité de faire publiquement amende honorable pour les négations et la haine. Ils auraient l'occasion d'exprimer le fond de leur cœur, de faire entendre leur voix, de s'offrir en compensation.

N'était-ce pas là de la part de l'Eglise répondre à un désir de nos âmes ?

En ces temps où nous assistons à une exaspération aiguë des partis les uns contre les autres, il arrive qu'on mutile ou qu'on profane des statues ou des monuments qui représentent pour nous l'idée sacrée de la patrie : la statue d'un patriote ardent ou le monument à la mémoire de ceux qui sont tombés pour nous, pour la défense de la France.

Alors l'indignation soulève le cœur de ceux qui ont encore le culte du pays et de l'héroïsme. Ils se groupent dans un élan unanime pour réparer dans la mesure du possible. Ils s'en vont déposer des gerbes et incliner les drapeaux sur les mutilations ou sur les débris du vandalisme révolutionnaire.

En face des injures faites à celui qui est le Roi des âmes et des nations, en face de ces injures aujourd'hui multipliées, comment n'éprouverions-nous pas, m. f., le besoin de crier notre réprobation, et comment, par conséquent, ne communierions-nous pas à la pensée de l'Eglise qui nous donne, avec la fête du Christ-Roi, le moyen de cette réparation publique et solennelle ?

III. — *C'est une action*

De certaines initiatives ou de certaines manifestations on est accoutumé de dire : « C'est plus qu'un geste, c'est un acte. »

Disons-le aussi, m. f., de la fête qui nous réunit en ce jour plus nombreux dans une église décorée où la liturgie déploie toute sa splendeur ; c'est plus qu'une leçon, plus qu'une réparation, c'est un acte : un acte par lequel chacun de nous commence de travailler à l'avènement ou du moins au maintien et au développement du règne du Christ dans son âme et dans sa vie ; un acte par lequel aussi nous revendiquons et réalisons, dans la mesure de notre influence, les droits du Christ dans les lois qui régissent la société.

Cette fête n'atteindrait pas son but si elle restait uniquement leçon et réparation.

Leçon, elle referait nos idées, mais ne changerait pas nos mœurs ; réparation, elle serait une manifestation ; mais, comme tant d'autres, une manifestation sans lendemain.

Encore une fois, il faut qu'elle soit un acte qui fasse régner davantage le Christ dans la vie privée et dans la vie publique.

C'est vous dire, m. f., que la fête du Christ-Roi doit marquer pour chacun de nous le point de départ d'une vie plus profondément chrétienne, par pensées, par paroles, par action. La royauté du Christ ne devient effective qu'à cette condition. Dans la prière du *Notre Père*, après avoir dit : « Que votre règne arrive, » nous ajoutons : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

C'est vous dire encore que cette fête du Christ-Roi doit inaugurer une vie familiale plus entièrement dédiée à Dieu. La royauté de Notre-Seigneur n'est pas, dans le sens qu'on veut donner habituellement à ce mot, affaire de conscience. Elle s'étend à toute notre vie familiale, à cette vie du foyer où le Christ peut-être a été intronisé roi, mais surtout où il faut qu'il règne pratiquement par la soumission à toutes ses lois qui régissent les rapports des époux et les rapports entre eux des parents et des enfants.

C'est vous dire enfin que cette fête du Christ-Roi doit renouveler la conception que vous vous faites de vos devoirs civiques. On assiste dans certaines contrées à cet illogisme déconcertant : des hommes qui remplissent régulièrement leurs pratiques religieuses et votent périodiquement pour des ennemis déclarés ou camouflés de leur foi. Croyez bien, malgré une opinion trop répandue, que si votre religion n'a pas à se mêler de vos préférences politiques, elle a le droit et le

devoir d'inspirer et de déterminer votre choix. Autrement vous travailleriez de vos mains à détrôner celui que vous saluez aujourd'hui non seulement comme le Roi de votre personne et de votre famille, mais encore comme le Roi des nations.

Je vous expliquais en commençant que nous vivions en un siècle de réclame outrancière. La rançon de cette publicité, c'est que l'on fait souvent beaucoup de bruit pour rien. De toutes nos manifestations à la mode, autant en emporte le vent.

Qu'il n'en soit pas ainsi de cette manifestation liturgique en l'honneur du Christ-Roi ! Qu'elle serve vraiment ses intérêts sur la terre ! Que grâce à l'intelligence que nous venons d'en prendre, elle hâte dans nos âmes et dans le monde l'avènement de son règne de justice et d'amour !

* *

M. f., ne frustrons pas les intentions de l'Eglise. Dans sa sollicitude maternelle, elle met tout en œuvre pour nous aider à atteindre la fin surnaturelle pour laquelle Dieu nous a faits. Elle vient au secours de la faiblesse de notre foi et de la faiblesse plus grande peut-être de notre charité, par l'établissement de ces fêtes si propres à favoriser notre dévotion.

Ecoutons avec attention aujourd'hui la leçon si importante, à l'heure actuelle, des droits du Christ à commander à nos pensées et à notre vie, comme aux législations et aux mœurs des peuples !

Groupons-nous autour de nos prêtres et des âmes fidèles pour former autour du Christ une garde d'honneur royale qui rend les honneurs dus à sa souveraineté universelle. Surtout soyons ses sujets de plus en plus soumis à ses lois; par là nous mettrons vraiment à profit cette si opportune institution de l'Eglise et du même coup nous travaillerons au retour du règne du Christ dans la société et surtout dans notre patrie. Comme l'a justement dit un éloquent évêque, Mgr Tissier : « Le vrai sauveur, ce n'est pas un régime ou l'autre; c'est chacun de nous en refaisant sa mentalité. »

Si tout chrétien comprenait ainsi son devoir en cette fête du Christ-Roi, c'est en toute vérité que nous chanterions bientôt l'antique acclamation : « *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*. Le Christ triomphe, le Christ règne, le Christ gouverne. » Ainsi soit-il.

II

LES BIENFAITS SOCIAUX DU RÈGNE DU CHRIST

Mes frères,

S'il est vrai qu'à l'heure actuelle la foi se réveille dans nos élites, — élites de l'intelligence et de la jeunesse, — il est non moins vrai que nous avons assisté depuis un demi-siècle à un affaiblissement de l'esprit religieux. Nous avons vu avec tristesse se relâcher les pratiques chrétiennes ; le règne du Christ a dû malheureusement reculer, et c'est l'argent, l'ambition, le plaisir qui se partagent le royaume du monde.

Voilà une vérité évidente, qu'illustrent douloureusement les scandales financiers qui laissent le pauvre sans pain, l'ouvrier sans travail, l'ambition sans frein qui est pour les nations une menace perpétuelle de conflits, la soif du plaisir qui nourrit l'égoïsme, ouvrant la voie à la lâcheté, à l'injustice, à l'immoralité.

Il est temps d'écouter la parole du Père, cette parole qui du trône de Pierre retentit jusqu'aux confins du monde; il est temps, si l'on veut échapper aux pires catastrophes, de revenir à la paix du Christ par le règne du Christ.

I

Une première cause de division parmi les hommes, c'est l'argent. Ceux qui l'ont sont insatiables ; il leur en faut plus encore, et cela par tous les moyens, au mépris de tous les droits. Et parce qu'ils ont l'argent, ils sont les maîtres et tout doit plier devant eux. Les pauvres au contraire, aigris et révoltés, insultés dans leur misère par le luxe et la prodigalité révoltante de certains riches, perdent le respect du bien des autres et se laissent envahir par la haine.

Si le Christ régnait, il dirait aux riches : « N'oubliez pas que Dieu vous a faits dépositaires de ses biens pour que vous en soyez les intendants fidèles; un jour viendra où le Maître vous demandera compte de votre administration; souvenez-vous que vous aussi vous devez prendre votre part de la tâche commune, que le droit vous est refusé de vivre en jouisseurs désœuvrés ; que, hors la part nécessaire à la vie conforme à votre rang, votre superflu doit aller à soulager le pauvre ; avec vos richesses qui si souvent servent à l'iniquité, faites-vous donc des amis dans la personne des pauvres qui viendront plaider votre cause auprès du Souverain Juge.

« Faites mieux encore, soyez charitables, non seulement par crainte ou intérêt, mais par amour. Les malheureux sont mes membres souffrants ; les secourir, c'est me venir en aide à moi-même, et je rendrai au centuple ce que vous aurez fait pour eux. Que ceci vous encourage à les aider de votre fortune, car je vous le dis en vérité, « même un verre d'eau donné en mon nom ne restera pas sans récompense. »

Aux pauvres au contraire Jésus dirait : « Pauvre, je le fus moi-même, non par obligation, mais par choix et par préférence. Vous vous plaignez, car vous manquez de bien des choses; vos jours sont faits de privations, vos labeurs sans répit, vos souffrances sans joie; mais vous amassez des trésors pour le ciel, et si vous êtes résignés, vous accomplissez votre purgatoire sur la terre.

« Vous n'avez rien, mais c'est un avantage pour qui veut gagner son paradis ; on marche mal quand on est encombré de bagages ; c'est le cas

des riches attachés à leurs biens ; esclaves de leur argent, ils n'avancent pas sur le chemin du ciel. Pour vous au contraire, qui n'attendez rien de cette vie, vous levez les yeux vers le ciel, cela vous évite bien des fautes, cela vous aide à faire beaucoup de bien, et quand viendra la mort, vous serez prêts à la recevoir, parce que vous aurez peu de choses à quitter et les mains pleines de bonnes œuvres. Bienheureux êtes vous, car c'est à vous qu'appartient le royaume des cieux.

« Et puis, d'ailleurs, n'ai je pas songé à vous ? J'ai dit aux riches que vous secourir, c'était me secourir moi-même, et dans le secret des cœurs chrétiens, par mon évangile et par la communion, j'entretiendrai la flamme de la charité. »

N'est-il pas vrai, m. f., que le règne du Christ serait le meilleur remède à la crise actuelle ? Le pauvre aurait du travail et du pain, et en plus de cela une certaine aisance; plus détaché, plus résigné, il exigerait moins, et du riche redevenu charitable il recevrait plus. Le riche, de son côté, tremblerait moins pour sa sécurité, et il serait assuré du respect du pauvre et du service loyal de l'ouvrier.

II

Ce qui fait aussi le tort de notre société actuelle, ce qui cause un malaise général dont tout le monde souffre, c'est la course aux honneurs : il faut arriver, gagner les bonnes places, se ménager les faveurs des puissants du jour. Et parvenu aux dignités, on oublie le respect qu'on doit à tout homme, fût-il d'un autre rang social : on l'exploite, on l'opprime, on l'accable de lourdes charges. Et parce que la patience humaine a des limites, les subordonnés songent à secouer le joug qui pèse sur eux, ils prêtent l'oreille aux paroles de vengeance. Et c'est tout l'ordre social qui est menacé.

Ici encore le Christ dirait aux puissants : « Vous qui êtes les premiers, les chefs, ne croyez pas que vous ayez le droit d'opprimer. Si vous êtes là, c'est pour servir. Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir. Il était roi cependant. Et pourtant, s'est-il comporté comme le maître qui commande ou comme le serviteur qui se dévoue, lui qui a lavé les pieds de ses apôtres à la Cène, lui qui leur a dit : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme moi. Et vous aussi vous devrez à l'occasion donner votre vie pour vos frères, » lui enfin qui a donné sa vie pour nous ? »

Le Christ dirait encore aux puissants : « Si vous êtes intelligents, si vous avez la science, si vous possédez le génie des affaires, si vous avez en mains la fortune, si vous êtes puissants, tout cela vous devez l'employer au service des autres. C'est pour cette tâche que vous avez tout reçu. »

Aux humbles au contraire, à ceux qui sont au rang de sujets, le Christ prêcherait l'obéissance. Par son exemple d'abord : obéissant jusqu'à la mort de la croix, il ne se révolte pas, lui l'innocent, contre un châtiment qu'il n'a pas mérité.

Aux humbles, il dirait par la bouche de S. Paul : « Toute autorité vient de Dieu ; vous devez lui obéir comme à Dieu lui-même, qui comptera vos mérites et vous récompensera. L'ordre exige obéissance et discipline et l'ordre est la condition de la paix. C'est l'union qui fait la force d'une société, or dans une société il faut des chefs qui soient obéis.

« Et comme nul n'est sans défaut, il faut avoir un peu d'indulgence pour ceux qui vous commandent, vous n'avez pas le droit de vous autoriser de leurs imperfections pour leur désobéir. Se supporter les uns les autres, c'est la loi de charité. »

Si le Christ régnait, s'il était entendu, l'ordre régnerait aussi dans la famille, la cité, la nation. Le principe d'autorité serait respecté, parce que le chef serait désintéressé et dévoué. Et l'obéissance serait facile, parce qu'il y aurait au cœur de tous les subordonnés ce qui est la condition de la soumission loyale : la confiance.

III

A mesure que d'une âme s'en va la croyance à une autre vie, dans cette âme grandit aisément et la soif du plaisir et la fuite de la douleur : double mal, car le plaisir est tueur d'énergie et de charité, la douleur au contraire est non seulement source de mérite, mais aussi école de vertu, d'indulgence, de pitié, de bonté.

Or notre siècle est plus que tout autre le siècle du plaisir. Le progrès nous a accoutumés à des satisfactions, développé en nous des exigences qu'ignoraient nos ancêtres.

Et les difficultés de l'heure, jointes à cette soif de plaisir, ne font que développer la lâcheté et l'égoïsme. Il s'agit en effet, avec le minimum de peine, de s'assurer le maximum de satisfaction. C'est le plus habile qui réussira, en faisant taire les derniers rappels de sa conscience d'ailleurs endormie et faussée. Les autres, ceux qui ne savent pas, ceux qui n'osent pas, ce sont eux qui paieront la note : épouse délaissée, enfants sans pain, héritiers d'une santé précaire, de terribles maladies, de tares morales, sans éducation et sans foi ; ou bien, ouvriers sans travail, foyers sans enfants.

Ah ! comme il serait urgent de revenir auprès du Christ à l'école du sacrifice ! Lui dirait aux jouisseurs : « C'est le bonheur que vous cherchez ? Vous ne le trouverez pas en ce monde tel que vous le rêvez, car il ne s'y trouve pas ; c'est moi au contraire qui vous le donnerai et non à la mesure de votre pauvre imagination, mais un bonheur infini dont vous êtes incapables de vous faire une idée, qui dépasse en tous points tout ce que vous pouvez imaginer. Il n'y a plus de paradis terrestre, il a été perdu pour toujours, mais je vous ai gagné le paradis du ciel. A vous de le mériter sur la terre en suivant non le chemin du plaisir, mais celui du devoir.

« Et ne craignez pas, en vous soumettant à la loi

de Dieu, que votre vie soit un martyre : Dieu est un Père qui dose avec sagesse la souffrance qui expie et mérite et la joie qui aide à porter sa croix. La paix d'une bonne conscience, la satisfaction du devoir accompli sont aussi une récompense déjà. »

Jésus dirait encore : « Vous êtes tous frères, enfants du même Dieu, rachetés par le même sang, héritiers du même ciel ; vous devez vous aimer les uns les autres et, bons samaritains, vous pencher vers ceux qui souffrent dans leur corps, leur cœur ou leur âme et panser leurs blessures. »

A ceux qui peinent, aux victimes, Jésus dirait : « Apprenez à dire avec moi : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » apprenez à être miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux ; rarement la vengeance ou la dureté ont ramené un égaré dans le droit chemin. Or celui qui vous a meurtri, qui vous a fait souffrir, la charité vous fait un devoir de le ramener à Dieu si vous pouvez. Vous avez chance d'y parvenir si vous savez être indulgent et doux. Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre ! Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! »

* *

Nous assistons à l'heure actuelle à la faillite du Progrès. On avait annoncé un paradis terrestre, la crise actuelle dénonce l'utopie. Et quand on aurait réussi à donner toute satisfaction au corps, aurait on réussi à donner au cœur autant d'amour qu'il en réclame, aurait-on satisfait tout besoin de savoir et d'être heureux ? Le mot de S. Augustin reste éternellement vrai « Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur ne pourra être rassasié tant qu'il ne se reposera pas en vous. »

Le vrai remède à la crise actuelle n'est pas uniquement dans les moyens matériels. Ce qu'il faut, c'est corriger les erreurs, retremper les volontés, rendre aux cœurs la charité, guérir les âmes, en un mot.

Tout cela se fera si les individus, familles et nations reviennent à la doctrine de l'Evangile, au règne du Christ. Redisons donc aujourd'hui et chaque jour, mais avec une ferveur accrue, avec une charité ardente, en songeant non seulement à la paix et prospérité d'ici-bas, mais surtout au salut éternel des âmes : « *Adveniat regnum tuum !* Que votre règne arrive. » Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT ELOPHE

(16 octobre)

L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

Mes frères,

Quand nous étudions la vie d'un saint, s'il nous est possible de remonter jusqu'à son berceau, nous y trouvons presque toujours une femme craignant Dieu, vertueuse et forte. Tel fut le bonheur de S. Elophe. Lientrude, sa mère, pénétrée de sa responsabilité et de ses devoirs vis-à-vis de ses enfants, s'est appliquée, pour l'amour de Dieu, à leur donner une éducation profondément chrétienne. Elle savait que si la complexion du corps, développée avec méthode, est chose importante pour la santé et les forces physiques, l'éducation qui forme le tempérament moral de l'individu, a sur sa conduite dans la vie présente et sur ses destinées futures une influence merveilleuse.

Ce jugement très sage que Lientrude portait sur l'éducation reste le même aujourd'hui et s'impose à vous, parents chrétiens.

Bien élever vos enfants : voilà la plus pressante de vos occupations, le plus sacré de vos devoirs avec celui de servir Dieu... Mais, hélas ! combien de foyers parmi nous où le devoir de l'éducation est incompris, où l'éducation elle-même des enfants est nulle, quand elle n'est pas donnée à rebours !

Laissez-moi donc, en cette fête de S. Elophe, vous rappeler, pères et mères, le grand devoir de l'éducation des enfants dès le bas âge. Après vous en avoir dit l'*importance,* la *nature* et la *méthode,* je vous en signalerai la *contrefaçon.*

I

Rien ne prouve mieux l'*importance* de l'éducation que ce fait affirmé par l'expérience, savoir, que l'éducation fait l'homme.

Selon qu'elle est bonne ou mauvaise, en effet, soignée ou négligée, l'éducation donne à la religion des amis ou des ennemis, à la société des citoyens honnêtes ou des hommes de désordre, à la famille des vertus ou des vices, au ciel des élus, à l'enfer des réprouvés. Oui, quand les enfants sont élevés chrétiennement, nous avons des hommes craignant Dieu et des femmes vertueuses. Mais, parce qu'il y a bien des enfants mal élevés, nous voyons aujourd'hui la société, comme la famille, remplie de gens indévots, vicieux ou mal appris.

Elevez donc bien vos enfants, pères et mères : cela leur vaudra noblesse et fortune ; élevez-les chrétiennement : cela leur vaudra plus que le monde entier, je veux dire la sagesse pendant la vie, et le bonheur du ciel après la mort.

II

Qu'est-ce donc que bien élever un enfant ?

Bien élever un enfant, c'est tremper énergiquement son âme, façonner en lui un esprit droit, un jugement sain par des idées justes. C'est disposer son cœur aux sentiments de piété, de crainte de Dieu, de pudeur, de respect et d'obéissance. C'est aider son naturel, s'il est heureux, le redresser, s'il ne l'est pas. C'est l'amener à une humeur égale, à un caractère facile, à des dispositions bienveillantes, à des habitudes de religion, d'honnêteté, de propreté, de travail et de sobriété. C'est

enfin lui donner le savoir-vivre, en réglant son ton, son langage et ses manières.

Telle fut l'éducation d'Elophe dès le bas âge. Avec un mélange de bonté, de patience et de fermeté, Lientrude amena sa jeune âme à cette justice qui le conduisit à une éminente sainteté.

Telle est, pères et mères, votre laborieuse tâche vis-à-vis de vos enfants.

III

Quand faut-il la commencer? — Dès le berceau. La méthode? Le jour même où votre enfant est rapporté des fonts du baptême sous le toit paternel, c'est un dépôt sacré que la religion remet entre vos mains. Cette âme, un instant asservie au péché, est maintenant lavée et purifiée; la grâce sacramentelle, en y effaçant toute trace de souillure, a mis en place un trésor de grâces, des habitudes infuses de foi, d'espérance et d'amour, et l'aptitude aux actes de toutes les vertus chrétiennes... Ces dons de Dieu, il est vrai, sommeillent d'abord dans cette âme qui n'a pas encore l'usage de la raison; mais ce vous est un devoir d'entourer de votre vigilance cet enfant et d'épier le premier éveil de son intelligence, afin qu'au moment où l'enseignement religieux lui sera présenté, il y trouve encore la fraîcheur et l'intégrité de la grâce baptismale.

Pour accomplir dignement ce ministère, une mère chrétienne doit faire sucer la religion à son enfant avec le lait. La religion est si bien appropriée au cœur de l'homme que les vérités chrétiennes peuvent se proportionner à tous les âges... Une mère excelle à instruire son enfant. Aussi a-t-on pu dire que le premier ministre de la religion auprès de l'homme, c'est sa mère. Le premier nom qu'elle lui apprendra à balbutier sera celui de Dieu. Elle lui parlera ensuite d'un père et d'une mère qu'il a dans les cieux : et l'enfant saura bien vite dire Jésus et Marie. En présence des grandes et touchantes beautés de la nature, des fleurs du printemps, des récoltes de l'été et des fruits de l'automne, qui frappent de si bonne heure l'imagination et le cœur de l'enfant, elle prononcera avec piété et reconnaissance le nom du Créateur, Maître de tous biens.

Mais lorsque l'enfant a atteint six ou sept ans, l'enseignement de sa mère lui devient insuffisant; il a besoin d'une instruction religieuse plus solide et plus forte; il lui faut l'enseignement public de l'Eglise.

Amenez-le-nous au *catéchisme* sans tarder. Le prêtre aime à se dévouer à ces chers petits tant aimés de Jésus-Christ notre Maître; il est heureux d'exercer à leur endroit ce ministère dont les saints avaient une si haute idée; avec bonheur, il les initie à la vie chrétienne, à la pratique du devoir et de la vertu.

Amenez vos enfants à nos *instructions religieuses*. Et quand ils ne saisiraient pas l'objet particulier de notre enseignement, du moins ils comprendraient qu'il existe sur la terre une autorité enseignante. Ils verront un homme qui parle avec autorité de la part de Dieu, un peuple qui écoute avec un respect religieux; et ils concluront que ce qu'ils ont appris de leur mère, leur mère l'avait appris du ministre du ciel.

Amenez-les à nos cérémonies religieuses : ils y trouveront un autre enseignement qui sera toujours à leur portée, l'enseignement des beautés et des pompes du culte... L'esprit et le cœur des enfants s'intéressent aux cérémonies de l'Eglise, et, par elles, comme par une voie douce et facile, la religion et la foi entrent sans résistance dans ces jeunes âmes.

Amenez vos enfants de bonne heure aussi au tribunal sacré de la Pénitence, parce que de bonne heure ces chers enfants ont besoin d'être réconciliés avec Dieu et pardonnés des faiblesses de leur âge. La confession des enfants, d'autre part, entretient en eux l'innocence, développe la crainte du péché, excite la délicatesse de la conscience : voilà ce que nous ne saurions assez recommander aux parents.

Une comparaison :

La science a découvert un secret pour prévenir par l'inoculation d'un virus étranger une maladie funeste qui défigurait la plupart de ceux qu'elle n'immolait pas. Et la loi civile a été sage en imposant à tous ce remède utile, la vaccination. Mais, dites-moi, ne ferez-vous pas pour la santé de l'âme de vos enfants, pour son innocence et sa beauté ce que vous faites pour la conservation du corps? Obéissez donc à la religion qui vous présente un sacrement pour prévenir ou calmer dans l'âme de vos enfants l'éruption des passions et des effervescences de la nature corrompue...

IV

L'éducation première ainsi comprise, ainsi pratiquée, nécessite, vous le voyez, le concours de la religion. C'est si vrai que si la religion n'inspire pas vos leçons, vos exemples, votre dévouement, vous échouerez dans l'œuvre de l'éducation, dans la formation morale de vos enfants. Vous leur donnerez une éducation à rebours, une éducation manquée. Malheureusement il y a aujourd'hui trop de parents qui, par insouciance, incapacité, semblent ne pas se douter qu'ils ont autre chose à faire que de les nourrir, les vêtir, veiller sur leur santé, les pousser quelques années à l'école pour leur mettre un peu après l'instrument du travail en mains, — ou que de les envoyer dans un collège, sans autre souci que de lire le bulletin de chaque mois et de payer les échéances du trimestre.

Des parents qui élèvent ainsi leurs enfants, comme si ces enfants n'avaient pas d'âme, les élèvent mal et ils sont gravement coupables devant Dieu.

Que d'autres les instruisent, dans les lettres et les sciences, c'est nécessaire; mais l'œuvre de l'éducation première des enfants est essentiellement l'œuvre des parents. Et si des maîtres ou des

maîtresses s'y consacrent dans certaines pensions, c'est en vue de vous aider, pères et mères, nullement pour vous dispenser des soins que vous êtes capables d'y apporter.

A l'œuvre donc ! et montrez vous dignes de la protection de S. Elophe. Il ne fut si grand par les œuvres et par les vertus que grâce à l'éducation vigoureuse et chrétienne dont il fut favorisé.

Y a-t-il au monde plus belle récompense pour des parents que de voir autour d'eux des enfants bien élevés ? L'esprit-Saint l'a dit : « Un fils sage fait la joie de son père. » Or la sagesse, sachez-le bien, est le fruit de la seule éducation chrétienne.

Il est écrit de même : « Un fils rebelle fait la honte de sa mère. » Et c'est le juste prix de la faiblesse et des gâteries par lesquelles on prétendait acheter l'affection de cet enfant mal élevé.

Daigne S. Elophe obtenir à tous les parents qui m'entendent la grâce d'élever leurs enfants dans la sagesse. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT RAPHAEL

(24 octobre)

L'ANGE DES VOYAGEURS, DES ÉPOUX, DES MALADES

Mes frères,

La ville qui porte chez nous le nom de l'archange Raphaël devait se poser sur notre côte d'azur, face au grand bleu de la mer et sous le grand bleu du ciel, dans l'embrasement du soleil. Elle s'accorderait mieux ainsi à la beauté resplendissante de son Patron. S. Raphaël n'est-il pas un des sept anges qui sont toujours devant le trône de Dieu ?

Pourtant c'est moins pour sa splendeur que pour ses bons offices à notre endroit, que nous lui avons voué une dévotion spéciale dans l'innombrable multitude angélique.

Ses états de service sont consignés dans l'histoire de Tobie. A une époque où l'on n'apprend plus guère l'Histoire Sainte, ce ne sera pas redite de reprendre ce récit biblique. Il nous explique pourquoi la piété liturgique ou populaire honore en S. Raphaël l'ange des voyageurs, l'ange des époux, l'ange des malades.

Et puisse ce rappel de nos souvenirs de catéchisme nous inspirer une plus grande dévotion à notre ange gardien, qui joue près de chacun d'entre nous le rôle de Raphaël près du jeune Tobie.

I. — *L'ange des voyageurs*

Le touriste d'aujourd'hui — et à l'époque des vacances c'est presque chaque citadin — n'est pas sans quelque inquiétude sur les dangers du voyage. Autrefois on redoutait le brigand tapi à l'orée de la forêt ; maintenant on craint surtout les accidents de la circulation. Et pour se ménager une protection céleste contre le dérapage ou la collision, il n'est guère d'automobiliste qui n'ait sa plaque de S. Christophe.

La plupart en restent là. La médaille du Porte-Christ leur tient lieu de prière. Le Patron des voyageurs veille à l'avant de la voiture.

Depuis longtemps néanmoins l'Eglise a institué autre chose : une prière qu'elle recommande à ses clercs au début de leurs déplacements et qui s'appelle pour ce motif l'*Itinéraire des clercs.*

Dans cette prière elle invoque les anges dont l'Esprit-Saint nous dit qu'ils ont pour mission de nous garder : « *Angelis suis Deus mandavit de te,* » et parmi ces anges plus spécialement *S. Raphaël :* « Que l'ange Raphaël nous accompagne sur le chemin, afin qu'avec paix, santé et joie nous revenions chez nous ! »

Il semble en effet prédestiné à cette mission de protecteur des voyageurs, l'archange qui fut le compagnon de route du jeune Tobie en voyage vers Ragès.

Sur le soir de sa vie, le père du jeune Tobie, un juif de la tribu de Nephtali, exilé à Ninive, d'une grande piété et d'une grande charité, même sous les persécuteurs Sennachérib et Salmanazar, fit appeler son fils. Il s'inquiétait de son avenir, surtout à cette heure où il sentait la mort s'approcher. Il avait autrefois mis en dépôt chez un certain Gabélus, de Ragès en Médie, une somme de plus de 50.000 francs. Ce serait un bel héritage pour son enfant.

Comme celui-ci, sur la recommandation de son père, préparait son voyage pour ce pays inconnu, un beau jeune homme se présenta chez eux qui s'offrit à l'accompagner.

Ils partirent donc tous les deux, avec le chien de la maison, comme le montrent les peintures qui reproduisent cet épisode fameux de l'Histoire Sainte.

Le soir même du premier jour, ils firent halte sur les bords du Tigre. Comme Tobie se lavait les pieds dans le fleuve avant de prendre son repos, soudain un énorme poisson se lança sur lui qui lui fit pousser un cri de frayeur. — « Saisis-le par les ouïes et tire-le à toi, » lui dit aussitôt son compagnon de voyage.

Et toujours sur les mêmes recommandations de l'étranger à qui il avait donné toute sa confiance, après avoir tiré le poisson sur le rivage, Tobie le vida ; ils prirent sa chair comme provision de voyage et gardèrent le fiel comme remède.

Ainsi, grâce aux conseils de celui qu'il saura plus tard être l'archange Raphaël, le jeune juif échappait à un premier danger. Il lui devait la vie ou du moins de ne pas rebrousser chemin, effrayé par les difficultés et les dangers qu'il rencontrerait. A dater de ce jour, l'archange Raphaël acquérait le droit à nos invocations pour protéger les pas des voyageurs.

II. — *L'ange des époux*

Ce n'était qu'un commencement.

Les voyageurs avaient enfin atteint la Médie.

Un jour, après une longue marche, comme ils entraient dans une ville, Tobie demanda à son

compagnon : « Où voulez-vous que nous allions loger ? — Vous avez ici, lui répondit l'Archange, une de vos proches parentes, nommée Sara, que le Seigneur vous destine avec toute sa fortune. Demandez-la à son père, elle ne vous sera pas refusée. »

Tobie n'ignorait pas l'existence de cette cousine. Mais il savait aussi quel sort malheureux était le sien : plusieurs fois mariée, ses époux étaient morts successivement, tués par le démon Asmodée, le démon de l'impudicité, de la jalousie, de la cruauté (Tob., III, 8. Voir *Ami paroissial* 1913, p. 125). Et malgré toute sa confiance bien placée en son guide, il faisait des objections : ne devait-il pas s'attendre à pareille aventure ? Quelle ne serait pas la douleur de ses vieux parents ? N'était-il pas leur seul appui ?

— Ne craignez rien, lui répliqua Raphaël. Ces maris ont été tués par le démon parce que leurs vues n'étaient pas saintes. Pour vous, ne craignez rien. Vivez dans l'innocence et la prière, et le démon n'aura sur vous aucun empire.

Rassuré par ces paroles, Tobie descendit chez Raguel, son parent, lui demanda sa fille en mariage, vit sa démarche agréée.

Les deux fiancés s'unirent pour la vie devant Dieu, après plusieurs jours de prière. Le soir même de leur mariage, ils offrirent à Dieu un sacrifice. Grâce à cette piété qui consacrait leur union, le démon n'aurait aucun empire sur eux, comme l'archange l'avait promis.

A la cérémonie des noces, la messe de mariage que célèbre le prêtre débute par ces mots : « Que le Dieu d'Israël vous unisse ; qu'il répande sur vous sa bénédiction, lui qui a eu pitié des deux enfants uniques. Faites maintenant, Seigneur, qu'ils vous bénissent de plus en plus ! »

Ces paroles sont empruntées au livre saint qui nous raconte l'histoire de Tobie. Ce sont celles même que prononça Raguel en unissant sa fille à son jeune parent de Ninive. Depuis des siècles, l'Eglise en fait sa prière, pour appeler sur les nouveaux époux qui viennent de s'engager réciproquement l'un à l'autre devant l'autel les grâces de Dieu qui scelleront leur alliance et féconderont leur foyer.

Est-ce que cet emprunt de notre liturgie catholique au récit de Tobie ne nous invite pas à songer à S. Raphaël et à le regarder comme l'ange des époux ? C'est lui qui guida son compagnon vers Sara, lui qui défendit la cause de la fille de Raguel, lui en un mot qui présida à ces fiançailles et à cette alliance bénies de Dieu.

S'il est vrai que non seulement chacun de nous a son ange gardien, mais encore qu'il existe, selon l'enseignement de grands docteurs comme S. Thomas d'Aquin (I p., q. 113, art. 8), des anges spécialement préposés aux peuples, aux rois, aux capitaines, ne pouvons-nous pas croire qu'il en est aussi pour présider aux destinées des foyers, à leur sainteté et à leur fécondité ? Le rôle de S. Raphaël à ce moment décisif de l'existence de son protégé ne le désigne-t-il pas comme cet ange protecteur des jeunes époux ? Et ceux qui vont fonder ou qui viennent de fonder un foyer n'auraient-ils pas avantage à recourir à son intercession pour qu'il soit leur conseiller et leur avocat à cette heure solennelle de leur vie ?

III. — *L'ange des malades*

Avec les bénédictions du ciel, la protection de S. Raphaël avait valu à Tobie les bénédictions de la terre : son épouse lui apportait en dot la moitié de la fortune paternelle, et pendant que se déroulaient les fêtes des noces, Raphaël avait recouvré le dépôt laissé à Gabélus.

Mais cette protection lui vaudrait mieux encore : la guérison de la cécité de son vieux père, devenu accidentellement aveugle peu avant le départ de son fils. Raphaël justifierait ainsi son nom de « *Remède de Dieu.* » Il apporterait le remède divin là où avaient échoué les remèdes humains.

En effet, Tobie et Sara, toujours accompagnés de l'ange, partirent pour Ninive. Le but du voyage en Médie était plus qu'atteint. A la maison paternelle on devait attendre avec inquiétude le retour de l'enfant.

La maison était endeuillée par son absence. Les heures semblaient longues. Chaque jour la mère gagnait le sommet de la montagne pour guetter l'arrivée de son fils.

Après onze journées de marche, Raphaël et Tobie, laissant la jeune Sara et sa suite, prirent les devants. Sur les conseils de l'ange, on emportait le fiel du poisson retiré du Tigre au début du voyage. Il serait l'instrument du miracle de Dieu.

On devine l'effusion et les larmes des embrassements du retour. Mais quelle douleur pour Tobie dans sa joie ! Son père ne pourra pas voir celle qui est son bonheur et qui vient doubler l'agrément de la maison !

Mais l'ange Raphaël est là pour veiller au terme de sa mission comme au départ du voyage. Sur ses conseils, Tobie frotte les yeux de son père avec le fiel conservé du poisson. Et voici qu'une fine pellicule blanche pareille à celle d'un œuf, se détache des yeux malades : son père a recouvré la vue.

Le bonheur de tous est à son comble. Comme plus tard le vieillard Siméon, le père de Tobie doit chanter dans son cœur le *Nunc dimittis*, en apprenant l'heureux succès de l'entreprise de son enfant et en voyant la sage et douce compagne que Dieu a donnée à son fils. Pendant quarante-deux ans encore en récompense de sa fidélité à Dieu, il jouirait de son bonheur.

Dans la ferveur de leur reconnaissance, les deux familles voulurent offrir la moitié de leurs biens au guide inconnu à qui elles étaient si grandement redevables.

Et c'est alors que l'étranger leur révéla son identité : « Je suis l'ange Raphaël, l'un des sept qui sont sans cesse devant la face de Dieu. »

Comme le remarque Ernest Hello dans ses *Physionomies des Saints*, les noms sont souvent tout un programme. « *Nomen, omen.* Le nom,

c'est un présage, » disaient déjà les anciens. Comme cela doit se vérifier surtout pour les anges, dont nous ne savons que par Dieu la dénomination !

De toute façon S. Raphaël a justifié près du père de Tobie son nom de *Remède* ou de *Guérison de Dieu*.

Quand nous invoquons les saints anges dans l'administration du sacrement des malades, n'oublions pas que nous prions pour le corps comme pour l'âme de ceux-ci. Que notre pensée s'élève donc plus confiante vers celui qui est l'ange de la santé, vers Raphaël, la guérison céleste.

* *

Comme nous l'avons fait au cours de ce panégyrique, l'Eglise elle aussi s'inspire dans son office de l'histoire de Tobie pour nous inviter à invoquer le grand archange Raphaël dans nos maladies pour qu'il les guérisse et dans nos voyages pour qu'il en écarte tout péril, les accidents et plus encore les dangers d'ordre spirituel.

Promettons-nous de mettre à profit ces sages conseils de l'Eglise. A toutes les précautions humaines que nous prenons en ces circonstances, ajoutons ces moyens surnaturels.

Nous les sous-estimons peut-être pratiquement ; mais n'est-ce pas parce que nous négligeons d'en faire usage ?

Ce n'est pas sans raison que Dieu a voulu que fût connu ce rôle de son archange dans la vie du jeune Tobie. S'il est un des sept qui sont sans cesse devant la face de Dieu, sa puissance est assez étendue pour se faire sentir auprès de nous à notre appel. Et puisque notre vie elle-même n'est qu'un voyage, suivant la pensée de l'apôtre S. Paul, *dum sumus in corpore peregrinamur a Deo*, que l'archange Raphaël nous accompagne dans toutes nos voies, afin que, selon la prière de l'*Itinéraire des clercs*, nous retournions dans la paix et dans la joie à la demeure de notre Père. Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCES

Pour la bénédiction d'un orgue

LA MUSIQUE ET L'ORGUE

> *Laudate eum in chordis et organo.*
> Louez le Seigneur avec le luth et avec l'orgue. (Ps. CL, 4).

Mes frères,

Tout ce qui est visible a une mission divine, surnaturelle. Elever l'âme vers le beau et le bien fait l'objet de toute œuvre d'art. La musique n'a pas échappé à cette règle. S. Thomas y voit une sorte de sacrement qui cache de profonds et sublimes mystères : *Creaturæ sensibiles significant aliquid sacrum. (Summa theol.*, III^a^ p., q 60, art. 2). Elle est la plus vive impression de l'idée morale et de l'idée religieuse.

I

La musique a son langage : elle parle, elle touche, elle émeut. Mais d'où vient cette puissance d'un art en apparence si frêle, non seulement sur nos sens, mais sur notre âme ? Il convient d'appliquer à la musique cette belle pensée de S. Augustin : « Elle nous a été donnée comme un enseignement, comme une leçon. De même que dans une savante harmonie les notes se mêlent et s'entrelacent, montent ou descendent, au gré et selon le génie de l'artiste, et concourent à former un vrai concert ; de même Dieu, dont la sagesse a créé l'univers et dont l'art dépasse tous les arts, fait succéder les jours aux jours, les événements aux événements, les hommes aux hommes, sans que jamais, dans cet admirable cantique des choses créées, la moindre note n'ait été prévue et définie que pour servir à ses desseins (Epist. 166). Oui, sous la main qui touche l'instrument d'un bout de son clavier à l'autre et qui dispose ses accords, tantôt plus graves, tantôt plus doux, dans une même harmonie, l'orgue nous parle de Dieu, le premier des compositeurs, qui dans le monde ramène tout à l'unité du bien et du beau. Dès que le moindre événement ne s'accorde pas avec notre faible pensée, il nous choque, il nous trouble, nous demandons compte à Dieu de chaque modulation qu'il permet. C'est oublier que Dieu dispose tout dans notre vie avec ordre et mesure.

La musique nous parle de Dieu, et elle répond aux inspirations pieuses de l'âme. Elle chante et elle prie. Le premier besoin de l'âme est la prière ; mais la prière ne se contente pas seulement des sentiments du cœur, il lui faut pour s'épancher la parole ; souvent la parole elle même ne saurait lui suffire, il faut que la prière chante. Cela est encore bien vrai. Il y a des harmonies dans notre âme, d'admirables résonnances, comme un écho des harmonies célestes qui s'unissent à notre prière ; et, souvent, presque à notre insu, quand nous prions, nous chantons tout bas ; toutes les modulations des orgues, du luth, de la lyre, de la cithare nous reviennent.

A peine un instrument de musique est-il frappé par une main habile, sur ses touches d'ivoire nous sentons la beauté intelligible des sons, nous entendons, dans le silence de notre recueillement, l'orgue qui adore et qui prie ou qui dispose les âmes à recevoir la parole sacrée. Telle est l'impression, le charme des accords, en quelque sorte devenus immatériels, qu'ils se conservent en notre mémoire, dans la meilleure partie de nous-mêmes.

II

La musique, faite pour honorer Dieu d'abord, a aussi son influence morale.

On a toujours attribué, même chez les anciens, à la musique une grande importance dans l'éducation. Pourquoi ? La musique qui accorde les sons les plus divers, en apparence les plus opposés, exerce sur notre nature, dont les mouvements sont si multiples, si variables, une influence ana-

logue : elle calme, elle tempère, elle corrige une impression trop vive par une impression plus douce ; elle porte à la vertu.

C'est un bon signe quand chez un enfant s'éveille de bonne heure le sens esthétique, l'harmonie des accords et des jeux : il servira plus tard, pour maintenir dans son âme le sens moral, l'esprit d'ordre. Nous-mêmes, en entendant les mêmes harmonies qui montent, qui descendent, nous apprenons à tempérer les fibres, les mouvements de notre caractère, à faire de notre vie, malgré les conjonctures et les circonstances les plus différentes, une vie harmonieuse.

S. Augustin faisait un jour remarquer à son peuple les détails d'un temple matériel, d'un monument, et dans cette juxtaposition de parties qui se soutiennent les unes les autres, il voyait un symbole de charité. Il ajoutait : « Supportez-vous ainsi mutuellement dans vos rapports. [1]. » Il faut en dire autant de l'orgue pour les familles et pour les cités. Dans un instrument de musique, un orgue surtout, il existe mille sons divers ; chaque ouverture a sa grandeur, chaque tuyau a son timbre, chaque jeu ses variations ; mais quand tout est dirigé par un principe intelligent, de merveilleux accords en résultent. De même dans une cité, dans une famille, chacun apporte son caractère, ses défauts et ses dissonances. Mais quand la main discrète et douce de la charité se promène sur toutes ces touches, l'unisson se fait, les dissonances, si elles existent, ne sont que transitoires, et le meilleur des organistes, la charité, sait tellement combiner les jeux et adoucir les tons que rien n'est troublé dans nos rapports essentiels.

N'est-il pas vrai que le monde et les nations ont besoin d'ordre, de justice et de paix ? Or le premier des ordonnateurs est Dieu : *ars summa omnipotentis Dei,* dit S. Thomas. Il tient dans sa balance les temps et les jours, les termes et les moments ; si l'ordre est troublé quelque part, pour le rétablir, c'est aux lois supérieures qu'il a établies qu'il faut recourir. A cette heure, combien il est opportun d'élever nos regards vers lui, d'implorer ses lumières sur les travaux des nations, pour que tout se passe dans un esprit d'équité et de paix et que, dans le concert du monde où il aura trouvé sa place, les peuples vivent heureux et prospères !

* *

La musique et la religion ne doivent pas se séparer, car elles sont toutes deux filles de Dieu, source de toutes les sciences et de tous les arts. C'est pourquoi l'Eglise a voulu faire de la musique, en l'associant à ses offices, une partie de son culte, de sa liturgie, de ses fêtes. Et c'est pourquoi nos plus grands compositeurs ont puisé leurs meilleures inspirations dans l'idée religieuse. La parole a été donnée à l'homme non pas pour blasphémer, mais pour bénir. L'homme ne peut pas davantage employer l'art pour le mal, pour le désordre, pour la séduction : ce serait en trahir le bienfait. L'art doit servir pour chanter Dieu et ses saints, la patrie, ses combats et ses triomphes, ses joies et ses deuils, pour atteindre les touches les plus secrètes de notre âme, la soulever dans une région plus pure, lui faire rendre dans le concert du monde la note qui lui est confiée, et la préparer à ces mélodies supérieures que S. Paul a entendues et qui seront celles de l'éternité. Ainsi soit-il.

[1] *De Dedicat.*, Serm. 336.

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

XLV

S. SIMON ET S. JUDE

« De Simon, il reste le nom de « Cananéen, » que S. Luc traduit par zélateur, et qui le distingue de Simon-Pierre. Cet Apôtre appartenait-il à la secte fameuse qui réprimait toute violation de la Loi, non seulement par la parole, comme les Prophètes, mais à main armée, comme Phinéas ? On sait quel rôle ces zélotes jouèrent dans les derniers jours de Jérusalem, comment ils devinrent l'effroi de la contrée et la remplirent de sang et de ruines. Jésus appela-t-il un de ces fanatiques auprès de lui et voulut-il assembler dans les mêmes rangs Lévi, l'exacteur des taxes romaines, et Simon, le juif révolté contre tout impôt de l'étranger ? Il n'y a rien là qui répugne aux desseins du Maître, car dans cette œuvre, il a fait peu état de la prudence humaine. » (Fouard, *Vie de Jésus-Christ,* I, p. 293).

I

Nous ne savons donc de S. Simon qu'une chose : c'est qu'il se distinguait par son zèle, mais de lui il n'est resté aucun acte, aucune parole qui le caractérise. Jude, fils d'Alphée et de la sœur de la Sainte Vierge, avait bien un frère qui s'appelait Simon, mais ce n'était pas notre Apôtre.

Jude était le frère de S. Jacques le Mineur, qui gouverna avec une prudence consommée l'Eglise de Jérusalem pendant trente ans. On le désigna par le surnom de Lebbée ou Thaddée, c'est-à-dire « homme de cœur. » Il n'intervient qu'une fois dans l'Evangile, après la Cène. Jésus préparait ses Apôtres à son prochain départ. Il leur disait : « Que votre cœur ne se trouble pas. Je vais vous préparer une place dans la maison de mon Père. Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous. Celui qui m'aime, mon Père l'aimera et je l'aimerai et je me manifesterai à lui. »

« Qu'est-ce que cela ? Pourquoi vous ferez-vous connaître à nous et non au monde ? » interrompit Jude.

Jésus lui répondit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure. » (Jo., XIV, 23).

On voit quelle était la pensée intime de Jude. Il espérait toujours que Jésus serait le grand roi

de la Judée. Or le Maître venait de dire à ses Apôtres qu'il se manifesterait à eux seulement; n'est-ce pas au peuple qu'un souverain doit se manifester ? Et Jude le lui dit naïvement en lui exprimant tout son étonnement de ces paroles. Le Sauveur insiste Le Père aime celui qui l'aime et « nous viendrons, nous établirons en lui notre demeure. » Mais Jude ne comprend pas encore ce mystère de Dieu qui réside dans les âmes et les remplit de sa grâce. Il comprendra plus tard : « Le Saint-Esprit consolateur que mon Père vous enverra en mon nom vous enseignera toutes choses et vous fera ressouvenir de toutes les choses que je vous ai dites. » (26).

C'est le jour de la Pentecôte seulement qu'ils comprirent. Les deux Apôtres étaient aussi dans le Cénacle, attendant le Paraclet, le Consolateur. Quand il descend dans leurs âmes, il enlève le voile de préjugés et d'ignorance qui recouvrait leur esprit, il leur révèle la pleine vérité, les illumine et les transforme. Simon le Zélé évangélise avec ardeur la Judée. Thaddée, « l'homme de cœur, » s'adresse au cœur de ses compatriotes et les enflamme d'amour pour Jésus-Christ. Ils étaient unis sans doute par les liens d'une vive amitié, car leurs noms ne sont plus séparés. Si l'on s'en rapporte à la notice du bréviaire romain, Simon porte l'Evangile à l'Egypte, Jude à la Mésopotamie. Mais ils se retrouvent ensemble en Perse où ils paraissent s'être donné rendez-vous.

Suivant une *Histoire des Apôtres* d'Abdias, évêque de Babylone, quand ils arrivèrent en Perse, Baradach, général des armées du roi, marchait avec une grande armée contre les Indiens; mais la présence des Apôtres rend les oracles muets. On s'alarme, on consulte une idole du voisinage à qui la puissance divine permet de parler; elle répond que Simon et Jude sont doués d'un pouvoir si redoutable que nul démon ne peut tenir devant eux. Alors les païens réclament à grands cris la mort des Apôtres qui imposent silence à leurs dieux. Le général prudent et avisé fait venir les deux envoyés de Dieu, les interroge, et il est conquis lui-même par leurs paroles de sagesse, leur modestie, leur douceur, leur accent de vérité; il leur accorde toute son estime d'abord et bientôt toute son affection. Un événement soudain redouble encore leur autorité sur son esprit. Le général est inquiet sur l'issue de la guerre; il consulte des magiciens qui lui disent avec la solennité vague des oracles païens : « La guerre sera longue, douteuse, sanglante. » Il consulte ensuite les Apôtres qui le rassurent par ces paroles :

— La déclaration des devins est un pur mensonge. Demain, à cette même heure, les ambassadeurs indiens viendront dans votre camp pour faire leur soumission et vous demander la paix. Cette paix, vous la conclurez dans des conditions très avantageuses.

Ce qui arriva, comme les deux Apôtres l'avaient annoncé. Alors Baradach embrassa la religion du Christ et avec lui le roi, la famille royale et les princes de la cour.

Mais l'erreur avait aussi ses missionnaires, gens habiles et hardis, doués de pouvoirs de séduction qu'ils tenaient du démon. S. Simon et S. Jude rencontrèrent à leur traverse les magiciens Zaroès et Arphaxad, que S. Matthieu avait déjà chassés des contrées qu'il évangélisait. Les deux Apôtres les confondirent et les obligèrent à prendre la fuite, puis ils se remirent à évangéliser les villes de la Perse et jusqu'à Babylone.

A Suanyr, ils se trouvèrent de nouveau en face des deux magiciens qui, n'ayant plus l'appui des princes, soulevèrent contre eux les prêtres des faux dieux et les firent jeter en prison. Quand il les eurent en leur possession, ils voulurent les contraindre à offrir de l'encens aux idoles. Simon fut conduit devant une statue du Soleil et Jude devant un simulacre de la Lune. Loin d'obéir à leurs persécuteurs, ils professèrent hautement leur foi en Jésus-Christ et demandèrent à Dieu de détruire ces idoles devant lesquelles on forçait les néophytes à se prosterner et que le peuple invoquait comme ses divinités.

Leurs prières furent si ardentes que ces simulacres se brisèrent d'eux-mêmes. Les païens furieux se jetèrent sur les deux Apôtres et les mirent en pièces. Alors une tempête affreuse s'éleva, les temples des idoles furent renversés, les idoles abattues et les deux magiciens brûlés et réduits en cendres par des flammes qui jaillirent des décombres.

On représente S. Simon et S. Jude avec une croix et une lance qui figurent sans doute leur genre de mort.

II

Il nous reste de S. Jude une Epître catholique qui se rapproche beaucoup de celle de S. Jacques, son frère, et de la seconde Epître de S. Pierre. Lui-même en explique la cause :

« Il s'est glissé parmi vous certains hommes depuis longtemps désignés à la condamnation, hommes impies qui changent la grâce de notre Dieu en licence et qui renient notre seul Maître, Jésus-Christ Notre Seigneur. » (4).

A qui est-elle adressée ? Il ne le précise pas. Il se borne à écrire : « Jude, serviteur de Jésus-Christ, frère de Jacques, à ceux qui ont été appelés, qui sont aimés en Dieu le Père et gardés par Jésus-Christ. »

Mais la suite indique qu'elle vise les mêmes hérétiques et viveurs qu'a flétris S. Jacques : les Juifs de la Dispersion, qui se sont laissé pervertir par l'orgueil et par la volupté, qui n'ont de considération que pour les riches et qui méprisent les pauvres, qui professent enfin que la foi suffit pour se sauver et que les œuvres sont inutiles. Ils avaient mal compris la doctrine de S. Paul, ou plutôt n'avaient pas voulu la comprendre; ils l'avaient travestie pour affranchir leurs passions. Or S. Paul était retenu à Rome par son premier procès; Jude, qui évangélisait la Haute Syrie et la Mésopotamie, était voisin des chrétiens qui avaient été évangélisés par le grand Apôtre et qui

se pervertissaient ; c'est pourquoi il leur écrit en quelque sorte à la place de l'Apôtre des Gentils. Cela fixerait la date de cette Epître environ à l'an 61 ou 62.

On remarque dans la seconde Epître de S. Pierre, au chapitre II, des passages dont la ressemblance est tellement frappante avec l'Epître de S. Jude, qu'il semble évident que S. Pierre l'avait sous les yeux quand il écrivit la sienne. Celle de S. Jude est plus spontanée ; c'est un cri d'indignation. L'argumentation en est moins complète. Il semble que le Prince des Apôtres l'ait voulu mettre en forme et ajouter des considérations qui s'imposaient. Il a pris son temps pour développer sa pensée. Mais que trois Apôtres aient en même temps signalé la licence d'idées et de mœurs qui se glissent dans les Eglises, cela prouve que le mal se répandait partout et que le péril était grand.

C'est sûrement à des Juifs que S. Jude s'adresse, car il invoque des traditions juives qui n'auraient pas intéressé des païens convertis On y trouve des souvenirs du livre d'Hénoch et du récit de la mort et de l'Assomption de Moïse. « Au IIe siècle avant Jésus-Christ, des scribes avaient recueilli des paroles d'Hénoch transmises par tradition et les avaient consignées dans un ouvrage de visions apocryphes. Le même travail avait été fait au sujet de la mort de Moïse, demeurée mystérieuse. Le Saint-Esprit fit discerner à S. Jude ce qu'il y avait de vrai dans ces récits légendaires ; c'est ainsi que nous avons appris que Satan avait essayé de s'emparer du corps de Moïse, afin de le faire adorer par les Juifs. Alors l'archange S. Michel intervint et, pour le repousser, il n'est besoin que d'invoquer sur lui le nom et le jugement de Dieu. » (Fouard, *S. Paul, Dernières années*, p. 237).

Ces détails nous aident à comprendre cette belle et impétueuse Epître de S. Jude. Il flétrit ces hommes charnels, dignes de Sodome et de Gomorrhe, qui, comme les habitants de ces cités infâmes, souillent la chair, méprisent tout pouvoir, insultent toute dignité.

« L'archange Michel au contraire n'osa pas user d'exécution contre Satan quand il disputait contre lui le corps de Moïse, mais il se borna à lui dire : « Que Dieu exerce sur toi sa puissance ! »

« Mais ceux-ci blasphèment ce qu'ils ignorent. Quant aux choses qu'ils savent naturellement, comme savent les brutes, ils s'y corrompent. Malheur à eux, car ils marchent dans la voie de Caïn ! Ils se jettent pour de l'argent dans les égarements de Balaam ; imitant la révolte de Coré, ils périront comme lui !

« Ils sont la honte de vos agapes, ils y mangent sans pudeur, ne songeant qu'à se repaître, nuées sans eau, emportées par les vents, arbres d'automne, sans fruits, deux fois morts, déracinés, flots furieux de la mer, jetant l'écume de leurs impuretés, étoiles errantes auxquelles l'obscurité des ténèbres est réservée pour l'éternité.

« C'est d'eux qu'Hénoch, le septième patriarche depuis Adam, a prophétisé en ces termes : « Voici que le Seigneur vient avec des milliers de saints, pour exécuter ses jugements sur tous, pour convaincre tous les impies de toutes les œuvres d'impiété qu'ils ont commises et de toutes les paroles injurieuses que, dans leur impiété, les pécheurs ont proférées contre lui. Murmurateurs qui se plaignent sans cesse, ils marchent au gré de leurs convoitises ; leur bouche est pleine de paroles hautaines, ils ne parlent avec admiration des autres que s'ils y voient leur profit.

« Pour vous, mes bien-aimés, souvenez-vous de ce qui vous a été prédit par les Apôtres de N.-S. Jésus-Christ. Ils vous disaient qu'aux derniers temps paraîtraient des imposteurs, marchant suivant leurs convoitises et leurs impiétés. Voilà ceux qui créent des divisions, hommes sensuels et qui n'ont pas l'Esprit.

« Vous, mes bien-aimés, élevez l'édifice de votre perfection sur le fondement de votre très sainte foi, priez dans le Saint Esprit ; conservez-vous dans l'amour de Dieu et attendez la miséricorde de N.-S. Jésus-Christ pour la vie éternelle. Confondez les uns, comme déjà séparés de vous, sauvez les autres en les arrachant du feu. Il en est d'autres enfin dont vous aurez pitié, mais craignant encore pour vous-mêmes, haïssant la tunique souillée par la chair. »

Telle est cette vigoureuse Epître que S. Pierre mit à profit dans sa seconde Lettre. Quelle direction forte et éclairée ! Il distingue trois sortes d'hérétiques : les uns qu'il faut condamner : ce sont des sectaires irréductibles ; d'autres qu'on peut encore retirer du feu, mais il faut y aller avec vigueur ; d'autres enfin qu'il est possible de sauver par une affectueuse compassion. Mais, en ceux-ci, il reste à craindre la contagion, c'est pourquoi il faut user d'une extrême prudence, même dans la charité.

XLVI

S. MATTHIAS

Jésus venait de monter au ciel. Les Apôtres regardaient toujours l'endroit du firmament où il s'était élevé, le nuage qui l'avait enfin dérobé à leurs yeux, quand deux anges, vêtus de blanc, leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi regardez-vous ainsi le ciel ? Ce Jésus que vous avez vu s'y élever reviendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. » Ces paroles demeuraient pour eux ambiguës. Il reviendrait, mais quand reviendrait-il ? Ils étaient tristes, désemparés. Depuis plusieurs années ils ne s'étaient jamais séparés de leur doux Maître, et voilà qu'ils ne le reverraient plus ! Que feraient-ils sans lui ? Quelle charge il leur laissait, et quelle stupeur ! Quel effroi en face de l'inconnu !

I

Ils repassent en eux-mêmes les dernières paroles du Sauveur. Il leur avait ordonné de ne pas quit-

ter Jérusalem avant d'être revêtus de la force d'en-haut. Ils redescendent donc la pente de la montagne des Oliviers, songeurs, absorbés par leurs pensées et regardant de temps en temps ce ciel bleu où ils ne l'apercevaient plus. A mesure qu'ils s'approchent de la cité, le courage leur revient, avec la lumière, la volonté, l'énergie. C'est la grâce qui agit en eux, grâce d'espérance et de force. Ils arrivent auprès du Cénacle, plein de tant de doux souvenirs ; leur intelligence s'ouvre, ils comprennent que leur vie avec Jésus est terminée. Elle s'est terminée dans les douleurs de la Passion, puis dans les apparitions et les apothéoses de l'Ascension. Une vie nouvelle s'ouvre pour eux, dont ils ignorent tout ; mais Jésus les a assurés qu'il ne les laissera pas orphelins ; il continuera donc à les aider, à les conseiller, à veiller sur eux. Et puis ils attendent la promesse du Père. Cette vie nouvelle s'éclairera à mesure, car ils savent qu'ils seront les témoins du Christ, qu'ils devront prêcher le royaume de Dieu, rendre témoignage à leur bon Maître, en Judée, d'abord, en Samarie et jusqu'aux confins de la terre. Voilà leur labeur, leur programme, leur devoir, leur champ d'apostolat.

Alors ils montent dans le Cénacle, il y trouvent Marie, mère de Jésus, qui prie et fait prier. Pour elle commence son œuvre de maternité de l'Eglise. Quoique les Actes des Apôtres soient d'une sobriété extrême touchant ces détails qui nous raviraient si nous les connaissions dans toute leur ampleur, nous devinons que tous les regards sont fixés sur Marie, que malgré son immense tristesse de ne plus voir Jésus elle sourit à tous ses enfants, elle les encourage ; son amour les soutient et les pénètre. Ils ne sont pas seuls ; ils ont une mère.

Et ils prient avec elle, un rayon de joie brille sur leur front, ils prennent conscience de leur mission. Pierre les réunit autour de lui, il leur parle avec une autorité qu'il ne se connaissait pas et tous s'inclinent devant lui, avec déférence, avec une soumission affectueuse, car c'est lui qui a reçu le pouvoir de les gouverner.

Réunis dans la vaste chambre haute où Jésus a institué la Sainte Eucharistie, ils se comptent. Ils ne sont plus que onze. Pierre, inspiré par le Saint-Esprit, déclare qu'il faut compléter le nombre des Douze ; il se lève, il parle, il prend la direction. Les Apôtres en l'écoutant sentent qu'ils ont un chef et ils s'affermissent dans la confiance.

« Mes frères, leur dit-il, il faut que s'accomplisse ce que le Saint-Esprit a prophétisé dans la bouche de David touchant Judas, le guide de ceux qui ont pris Jésus. Il était dans le même rang que nous et il avait été appelé aux fonctions du même ministère. Cet homme, après avoir acheté un champ avec le prix de son crime, se pendit et, étant tombé, il se rompit par le milieu et toutes ses entrailles se répandirent. Ce fait est si connu de tous les habitants de Jérusalem que ce champ a été nommé dans leur langue *Haceldama*, c'est-à-dire champ du sang. Il est écrit en effet dans le livre des Psaumes : « Que sa demeure devienne déserte et que personne ne l'habite. » Et ailleurs : « Qu'un autre prenne sa charge ! » (Ps. LXXVIII, 2 ; et CVIII, 8).

On peut se figurer l'état d'âme des Apôtres, quand ils entendirent ces paroles, leur étonnement, leur admiration. Pierre n'avait jamais parlé aux Apôtres réunis, et il parlait avec force, avec clarté, citant les Ecritures : il parlait en docteur de l'Eglise. Jésus leur avait découvert le sens des Ecritures, mais Pierre avait reçu ce don supérieur avec une abondance particulière. Il redisait les Psaumes, il les expliquait dans leur sens précis, il montrait le crime de Judas prédit par David, et il avait particulièrement remarqué cet ordre divin : « Que ses jours soient abrégés et qu'un autre possède sa charge ! » Il était donc nécessaire de le remplacer.

C'est pourquoi Pierre poursuit : « Il faut donc que parmi les hommes qui nous ont accompagnés tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu avec nous, depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où il a été enlevé du milieu de nous, il y en ait un qui devienne avec nous témoin de sa résurrection. »

Pierre se souvenait que Jésus avait dit : « Vous me rendrez témoignage, vous qui êtes avec moi dès le commencement. » Et il en concluait que l'élu devait avoir vécu avec Jésus tout le temps, depuis le baptême de Jean. C'est ainsi seulement qu'ils auraient dans le nouvel Apôtre un témoin vraiment autorisé. Mais surtout il fallait « un témoin de la Résurrection du Sauveur. » C'était là le grand point de la doctrine nouvelle. Ainsi que le dit S. Paul, si Jésus n'est pas ressuscité notre foi est vaine et tout l'édifice de la doctrine s'écroule.

Il y avait peu de disciples qui réunissent les conditions exigées par S. Pierre. Peu nombreux étaient ceux qui avaient vu Jean baptiser, c'est pourquoi l'assemblée n'en put présenter que deux : Joseph, fils de Sabas (Barsabas), surnommé le Juste, et Matthias. Tous deux avaient un grand renom de vertu et de sainteté, lequel choisir et comment connaître la volonté du ciel ?

En de pareil cas, Israël, qui avait une grande foi en la Providence, laissait au sort le soin de décider. Il avait confiance que Dieu qui sait tout, et le passé et l'avenir, guiderait lui-même le choix que ne pouvaient fixer les hommes, privés des lumières nécessaires. Ils avaient toutefois les lumières toutes-puissantes de la prière et ils se souvenaient que Jésus les avait pressés de s'adresser à Dieu, leur reprochant même de ne rien demander. Alors eut lieu une de ces scènes simples et touchantes de la primitive Eglise, où la foi n'hésite pas et met le ciel en demeure de se prononcer. Pierre parle de nouveau. Il exhorte l'assemblée à prier. Ils étaient au nombre de cent-vingt, mais parmi eux il y avait Marie, au milieu des saintes femmes ; Marie, qui n'avait jamais rien demandé en vain à son Fils ; Marie, leur mère dont ils connaissaient la puissance d'inter-

cession. Elle obéit à Pierre et prie, et tous prient en union avec elle.

« Seigneur, disent-ils, vous qui connaissez le fond des cœurs de tous les hommes, montrez-nous lequel de ces deux disciples vous avez choisi pour occuper, dans ce ministère de l'apostolat, la place que Judas a laissée par son crime, pour aller en son lieu. »

On écrivit les deux noms sur des tablettes ; celui de Matthias sortit le premier et ce disciple fut associé aux onze Apôtres.

II

Ce fut une grande joie dans le Cénacle, où la place vide de Judas laissait un malaise, avec les plus pénibles souvenirs. Le Collège apostolique était au complet. Tous connaissaient Matthias, car il les suivait depuis trois ans, depuis le baptême de Jean, et, comme Dieu l'avait indiqué, c'est qu'il était le plus digne. Tous continuèrent ainsi à se préparer à recevoir « la promesse du Père, » et jamais assemblée ne fut plus fervente, plus docile aux inspirations de la grâce. Jamais non plus assemblée n'avait vu, priant avec elle et donnant l'exemple de toute sagesse, Marie, mère de Jésus. Celle-ci était le parfum virginal qui l'embaumait, les disciples ne se lassaient point de contempler son visage maternel, ils étaient attentifs à tous ses avis, à tous ses gestes, et nul doute qu'elle n'ait montré sa prédilection encourageante pour le nouvel Apôtre.

S. Matthias reçut aussi le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, les langues de feu, des grâces sans mesure ; il vit des conversions étonnantes, à la parole du chef des Apôtres. Jésus avait prédit que ses disciples feraient des miracles plus éclatants même que les siens et sa parole se réalisait. Il avait enseigné, parlé pendant trois ans, et le seul fruit de son action, c'étaient ces cent vingt personnes rassemblées dans le Cénacle. Or Pierre, après deux discours, avait converti huit mille hommes et, chose plus touchante encore, quand les Apôtres vivaient avec Jésus on entendait souvent le bruit de leurs querelles, tandis que maintenant la multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme.

Ils se mettent aussitôt à prêcher, et Matthias avec eux. Ils prêchent la résurrection de Jésus, suivant l'ordre qu'ils ont reçu ; ils font des miracles par la vertu du nom de Jésus ; ils sont jetés en prison et flagellés, et ils s'en vont pleins de joie parce qu'ils ont reçu la grâce de souffrir quelque chose pour leur divin Maître. Le plus joyeux était sans doute aussi S. Matthias, le dernier venu, pour qui tout était nouveau et dont l'âme ardente et aimante rayonnait sur son visage.

Où alla-t-il prêcher ? Quels sont les faits, les prodiges, les conversions qui illustrèrent sa vie ? Dieu a permis qu'ils soient demeurés dans le mystère. Ils ne nous seront révélés qu'au ciel, où il en retrouvera la gloire qui lui a manqué pendant sa vie. On croit qu'il évangélisa d'abord la Judée et que de là il gagna l'Egypte, puis l'Ethiopie. Partout il eut à lutter contre les Juifs qui s'attachaient à ses pas pour le persécuter. C'est qu'il leur montrait que Jésus était le Messie et qu'ils l'avaient crucifié. Il possédait les Ecritures, car le Sauveur lui en avait donné le sens. Les Juifs aussi les étudiaient, mais ils ne les comprenaient pas. Les Psaumes, les Prophètes étaient pour eux des livres fermés, et quand Matthias les ouvrait sous leurs yeux, ils refusaient d'y lire. L'Apôtre n'en préparait pas moins d'abondantes moissons d'âmes. S. Isidore, qui a recueilli la tradition, rapporte qu'il opéra des conversions innombrables. Ce fut sa belle couronne.

Il ne lui manquait plus que la couronne des martyrs. Les païens et les Juifs, furieux des succès de son apostolat, s'emparèrent de sa personne, le lapidèrent, puis le crucifièrent et lui tranchèrent la tête ; mais nous n'avons rien de précis, ni sur sa prédication, ni sur sa mort courageuse. On croit savoir qu'il prêcha trente-trois ans et qu'il mourut en l'an 63, sous le règne de Néron.

Son corps fut apporté à Rome par sainte Hélène, et la plus grande partie de son chef et de ses ossements se trouve dans l'église de Ste-Marie Majeure. L'autre partie fut remise par sainte Hélène à S. Agrice, évêque de Trêves, qui la confia à l'église Saint-Eucher. Cette église a pris, depuis, le nom de Saint Matthias,

Une partie du chef du saint Apôtre fut gardée pendant longtemps à Barbézieux. Mais les hérétiques du XVI^{e} siècle l'ont arrachée de son reliquaire et l'ont jetée au feu où elle fut réduite en cendres. Quelle fureur inexplicable, si elle n'est pas diabolique, que celle de l'hérésie et de la Révolution, qui s'acharne sur les reliques de nos saints pour les profaner et les détruire, comme si Dieu ne devait pas les ressusciter et les glorifier !

On dit que S. Matthias fut descendu de sa croix à demi mort et achevé à coups de hache. C'est pourquoi la hache est son emblème, et il a été choisi pour patron par les charpentiers et les taillandiers.

XLVII

NICODÈME

Jésus vint à Jérusalem pour la première Pâque de sa vie publique. Voyant que le Temple était profané par la présence irrespectueuse des vendeurs et des acheteurs, il les chassa des parvis sacrés. Il fit aussi beaucoup de miracles, qui touchèrent le cœur du peuple, parce qu'il guérissait les malades, et un grand nombre crurent en lui (Jo., II, 23). Mais déjà il était entouré de suspicion et « il ne se fiait pas à eux, parce qu'il les connaissait tous, et qu'il n'avait pas besoin du témoignage des hommes. Il savait ce qu'il y a dans l'homme. »

Il avait donc beaucoup d'admirateurs et beaucoup d'envieux. L'opinion publique n'osait encore

se déclarer et les pensées des cœurs demeuraient comme enchaînées par la malveillance et le respect humain.

I

Or il y avait un pharisien, nommé Nicodème, un prince des Juifs, un docteur, tourmenté par le désir de connaître la vérité, mais un homme timide et hésitant, Nicodème. Il avait dû connaître Jean Baptiste; peut-être faisait-il partie de la délégation juive qui alla lui demander s'il était le Christ. Peut-être aussi avait-il été baptisé par le Précurseur et attendait-il un autre baptême, le baptême dans le Saint-Esprit (Jo., I, 33). Mais craignant de se produire et manquant de courage, il vint trouver Jésus à Jérusalem, la nuit.

Il le salue avec un grand respect. « Maître, dit-il, nous savons que vous êtes un Maître venu de Dieu, car nul homme ne peut faire les prodiges que vous faites, si Dieu n'est avec lui. »

Si Nicodème ne reconnaît pas en Jésus le Fils de Dieu, mais seulement un Maître, c'est parce qu'il ne sait pas. En lui il n'y a aucun orgueil.

Le Sauveur voit le fond de cette âme simple, qui veut connaître le royaume des cieux qui a été annoncé par Jean-Baptiste C'est un Juif, très fier d'être un fils d'Abraham, un enfant du royaume ; mais il ne se doute pas que, pour entrer dans le royaume prêché par Jésus-Christ, il faut un autre esprit que l'esprit pharisaïque et que Dieu veut des adorateurs en esprit et en vérité, car Dieu considère non les pratiques extérieures, mais les sentiments intimes du cœur. Il lui faut donc une renaissance à un autre esprit, à d'autres idées, à une autre loi. C'est pourquoi Jésus entre nettement en matière : « En vérité, en vérité je vous le dis, si l'on ne renaît de nouveau, l'on ne peut voir le royaume de Dieu. »

Pour Nicodème, le royaume de Dieu, c'est le peuple élu, le sien. Il n'a donc pas besoin de renaître. C'est pourquoi il répond avec un peu d'humeur : « Comment un homme peut-il renaître étant vieux ? Est-ce qu'il peut rentrer dans le sein de sa mère et renaître ? »

— « En vérité, en vérité, répond Jésus, si l'on ne renaît de l'eau et de l'esprit, on ne peut entrer dans le royaume de Dieu. »

Le docteur en Israël dut reconnaître ici la doctrine de S. Jean-Baptiste annonçant un autre baptême, le baptême dans le Saint Esprit. Il entrevoit une autre eau que celle du Jourdain, une eau purifiante qui a reçu une vertu divine, et dont le Saint-Esprit se servira pour sanctifier les âmes.

Jésus ajoute : « Ce qui est né de la chair est chair ; ce qui est né de l'esprit est esprit. »

Nicodème est né de la chair, il n'a que des idées charnelles; il faut qu'il naisse de l'esprit, qu'il reçoive le baptême régénérateur du Saint-Esprit préconisé par Jean-Baptiste. « Ne vous étonnez donc pas, poursuit le Sauveur, si je vous ai dit : « Il faut que vous naissiez de nouveau. » Vous êtes né selon la chair, renaissez selon l'esprit. »

Mais comment se fera cette renaissance ? Quelle sera l'action du Saint-Esprit ? Jésus se sert d'une comparaison qui l'explique. L'Esprit ressemble au vent. « Le vent souffle où il veut, et l'on entend sa voix et l'on ne sait d'où il vient ni où il va. Ainsi en est-il de celui qui est né de l'Esprit. »

La brise souffle, elle se répand partout ; elle incline doucement la fleur dont elle transporte le parfum dans l'air, elle s'en va en toute liberté ; on entend son doux murmure ; elle anime, elle vivifie, elle caresse, rien ne la fixe ni ne l'arrête. Ainsi le Saint-Esprit agit sur les âmes discrètement et puissamment. Aucun ne lui échappe, parfois il se plaît à relever, à fortifier les plus humbles. Et l'âme s'abandonne, elle suit l'impulsion de la grâce.

Ici nous touchons au mystère, à la conduite de la Providence envers les âmes, conduite diverse, variée, avec des touches délicates, d'admirables procédés. Pour Nicodème, c'est une doctrine qui se révèle, des horizons nouveaux de liberté et de miséricorde divine qui s'ouvrent ; c'est pourquoi il fait cette sobre réponse, pleine d'interrogations : « Comment cela peut-il se faire ? »

— Quoi ! lui dit Jésus, vous êtes maître en Israël et vous ignorez ces choses ! En vérité, en vérité je vous le dis, nous disons ce que nous savons ; nous rendons témoignage des choses que nous avons vues, et notre témoignage, on ne veut pas le recevoir. Si vous ne me croyez pas quand je parle des choses de la terre, comment me croirez-vous quand je vous parlerai des choses du ciel ?

Jésus venait de parler du baptême qui nous fait renaître de l'eau et du Saint-Esprit et il s'était servi de comparaisons saisissantes : l'Esprit semblable au vent qui souffle librement et qui anime tout ; et l'âme de Nicodème demeurait fermée à ces enseignements ; comment comprendrait-elle les « choses du ciel » ?

Ces « choses du ciel, » il les explique toutefois, comme un premier enseignement qui ne sera pas saisi peut-être, mais qui se fixera au moins dans la mémoire, que le docteur en Israël se rappellera quelque jour et qui servira de base à la doctrine évangélique. Cet enseignement, le voici : Le Fils de l'homme vient du ciel, avec un signe sauveur, comme le serpent d'airain de Moïse. Il vient dans le monde comme un Sauveur, non comme un juge. Car — et c'est le grand mystère d'amour — Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique. Mais la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière. Voilà leur crime qui sera l'objet d'un jugement sévère. (Jo., III).

L'entretien de Jésus avec Nicodème fut long, S. Jean n'en rapporte que des fragments, que le canevas. Il se termina sur ces mots : « Celui qui accomplit la vérité vient à la lumière » (III, 21). Peut-être, en ce moment, apparaissait la lumière de l'aurore, mais elle ne se levait pas encore pour Nicodème ; ou, si la vérité avait laissé son sillon dans son cœur, nul ne s'en douta. Il ne devint pas